

## Pour et contre Bourdieu

La parution du dernier livre de Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art* (Le Seuil) qui, paraît-il, traite notamment de Flaubert, est l'un des événements de la rentrée. Deux pages pleines dans *Le Monde des livres* du 20 septembre, c'est un signe de consécration qui ne trompe pas! Pour tout vous dire, je n'ai pas lu ce bouquin et ne suis pas sûr de le lire un jour; l'occasion cependant est trop belle pour ne pas manquer d'exposer mon opinion sur cet auteur, que j'ai déjà évoqué à plusieurs reprises dans cette chronique sans jamais m'expliquer clairement sur les sentiments qu'il me suggère.

Vous n'êtes pas sans savoir que Bourdieu fait figure depuis près de trente ans de pape dans le milieu des sociologues (avec des ouvrages comme *Les héritiers*, *La distinction* et *Homo academicus*, tous publiés chez Minuit), et qu'en particulier, ses études sur ce qu'il a appelé le «champ littéraire» ont renouvelé de fond en comble les données de la sociologie littéraire de papa. Avec Bourdieu, la sociologie devient tout autre chose que la mise au jour de l'inconscient social de l'auteur (cf. les études à la Goldmann), tout autre chose aussi que la description statistique (chère à Escarpit et consorts) de l'évolution du nombre des lecteurs et de la vente des livres. Elle devient un véritable outil critique qui vise à mettre à nu les stratégies développées par les différents acteurs culturels (auteurs, éditeurs, critiques...)

pour se tailler une place au sein de cette foire d'empoigne que serait le «champ littéraire».

Toute la théorie de Bourdieu part de cette idée simple et somme toute assez banale: les gens qui se consacrent à la littérature cherchent à conquérir une position intéressante dans la hiérarchie tacite qui gouverne le milieu littéraire. Du coup, toutes leurs actions tendent à attirer sur eux le regard des diverses «instances de légitimation» qui exercent un pouvoir dans le champ, le «grand écrivain» ou grand critique, grand éditeur, etc., étant celui qui est parvenu à accumuler les signes extérieurs de reconnaissance.

Les stratégies varient selon que l'on cherche à triompher dans la «sphère de production dominante», c'est-à-dire celle de la littérature branchée, intellectualisante et à prétention novatrice, ou dans la «sphère de production dominée», c'est-à-dire la littérature de grande consommation.

Dans le premier cas, il s'agit d'être le plus différent et le plus subtil possible: on affiche un mépris souverain à l'égard de toutes les conventions classiques, et on se soucie peu d'être compris, voire d'être lu: ce n'est pas le succès commercial qui compte, mais l'estime d'une petite élite sûre de son savoir (à commencer par celle de la presse intello haut de gamme, du style *Libé*, *Monde*, *Nouvel Obs*, *Magazine*

*littéraire*). Cette sphère de pouvoir est dite «dominante» parce qu'elle se situe au dessus de la mêlée et qu'on y retrouve la crème intellectuelle de la nation.

Dans le cas de la littérature de masse, au contraire, seule importe la reproduction des schémas qui ont fait leur preuve et dont on sait qu'ils satisfont directement un large public, mais on ne nourrit pas d'autre ambition que de vendre tous azimuts. Ici les maîtres mots sont abondance de la production (on n'écrit pas des livres, mais des séries), usage systématique des recettes éculées et rentabilité. L'important n'est pas de faire de bons livres, mais de gagner beaucoup d'argent.

Le constat de ce partage entre productions dominante et dominée amène Bourdieu à définir la valeur littéraire d'une manière strictement empirique: la littérature, pour lui, ce n'est pas un corpus immuable d'œuvres qui présenteraient telles ou telles qualités objectives de forme ou de contenu, c'est l'ensemble fluctuant des œuvres qui sont valorisées pour des raisons très diverses par les représentants de la culture dominante. En d'autres mots, ce qui «fait» la littérature, selon Bourdieu, ce ne sont pas les œuvres, mais les positions auxquelles celles-ci donnent lieu dans le «champ».

Si j'en crois les recensions qui en sont faites, le propos des *Règles de l'art* est notamment de montrer que *L'éducation sentimentale* de Flaubert illustre déjà à merveille le thème de l'écrivain en quête de légitimation, et que le parcours de Flaubert lui-même, comme ceux de maints autres écrivains et artistes, était tout à fait conforme à ce schéma. Seule variante: les uns (tel Flaubert) triomphent là où d'autres

(comme Frédéric Moreau) échouent. On voit donc en quoi consistent les «règles de l'art» dont parle Bourdieu: elles sont les stratégies qu'il convient d'adopter pour conquérir une position dominante dans le champ littéraire.

Que penser de ce type d'analyse? Eh bien, tout d'abord, il faut avoir l'honnêteté de reconnaître que cela décrit assez justement une réalité institutionnelle dont l'existence est corroborée par de nombreux témoignages. Rappelons-nous à ce propos la mémorable enquête d'Ha mon et Rotman sur *Les intellocrates* (Complexe, 1982): qui met en doute aujourd'hui que les renvois d'ascenseur entre écrivains et critiques, les magouilles entre jurés et éditeurs lors de la course saisonnière aux prix littéraires, et maintes autres pratiques pas très reluisantes, fassent partie de l'ordinaire de la gent littéraire?

Les analyses de Bourdieu gênent, cependant, car elles portent un coup désagréable à l'image noble que la plupart des gens se font de la littérature et que les écrivains, les éditeurs et les critiques cherchent fort naturellement à donner d'eux-mêmes. C'est pourquoi le sociologue français est depuis une dizaine d'années la cible d'attaques véhémentes. Hier, Luc Ferry et Alain Renaut reprochaient sans ambages à l'auteur de *La distinction* d'être l'un des grands responsables de la vague d'antihumanisme qui suivit mai 68 (cf. *La pensée 68*, Gallimard, 1984). Aujourd'hui, c'est Danièle Sallenave qui, tour à tour dans son essai *Le don des morts* (Gallimard, 1991) et dans un article très violent publié dans le récent numéro du *Monde des livres* que j'évoquais plus haut («Eh bien, la guerre!», s'est lancée dans la croisade antibourdieu-

sienne. «A mettre tout sur le compte de la quête de pouvoir, on en vient à nier la spécificité de la littérature comme art et comme source d'émotions esthétiques», protestent en chœur ces auteurs que Bourdieu, avec un sens de la provocation qui n'appartient qu'à lui, appelle les chiens de garde de l'héritage bourgeois.

A bien y réfléchir, et quoique je considère l'analyse institutionnelle de la littérature comme parfaitement fondée, je ne suis pas loin de partager la colère de Danièle Sallenave. Le danger de l'approche bourdieusienne est en effet qu'elle prétend expliquer *tout* le fonctionnement du champ littéraire, et qu'elle dénie d'avance toute pertinence aux approches alternatives, ce qui est tout de même assez difficile à avaler.

Que la littérature soit, entre autres, un vaste champ de bataille, il faudrait être naïf pour le nier; mais la limiter à ce seul aspect -et par là, cantonner l'espèce humaine dans le triste rôle de l'homo bellicus- semble fameusement réducteur.

Acceptons donc la théorie de Bourdieu pour ce qu'elle nous permet de faire, à savoir une relativisation salutaire de certaines valeurs éthérées, mais ayons aussi la sagesse de ne pas en faire autre chose qu'un outil provisoire et lui-même relatif, qu'il convient tôt ou tard de dépasser pour pouvoir accéder, dépouillés de toute illusion mais vierges d'une disponibilité nouvelle, dans l'univers inépuisable de la littérature.

Jean-Louis Dufays